

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 50 (2005)

Artikel: Figures d'espace tibétaines : le voyage au Tibet et les sciences de l'homme à la belle-époque : de Gabriel Bonvalot à Jacques Bacot

Autor: Thévoz, Samuel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-269611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FIGURES D'ESPACE TIBÉTAINES :
LE VOYAGE AU TIBET
ET LES SCIENCES DE L'HOMME À LA BELLE-ÉPOQUE.
DE GABRIEL BONVALOT À JACQUES BACOT

L'Europe logique écrase l'esprit sans fin entre les marteaux de deux termes, elle ouvre et referme l'esprit. Mais maintenant l'étranglement est à son comble, il y a trop longtemps que nous pâtissons sous le harnais. L'esprit est plus grand que l'esprit, les métamorphoses de la vie sont multiples. Comme vous, nous repoussons le progrès : venez, jetez bas nos maisons.

Antonin Artaud, « Lettre aux écoles du Bouddha »

Une fiction cartographique

Robur-le-Conquérant, roman de Jules Verne, prend à sa manière la forme d'un récit de voyage, dont la singularité est de s'effectuer à bord d'un révolutionnaire aéronef. Robur, figure de l'inventeur fou, kidnappe le président et un membre d'un club américain de ballonniers amateurs pour détromper leur scepticisme quant à sa machine. Représentée comme menace ébranlant l'ordre établi, l'agressivité du personnage n'en illustre pas moins la positivité qui caractérise la science au XIX^e siècle. Incidemment, sa machine, au point le plus élevé de son tour du monde, anéantit les « écueils », « les monts Louns », les « barrières », physiques et politiques, qui s'opposent à l'exploration du Tibet.

Une dizaine d'heures après avoir quitté Pékin, Uncle Prudent et Phil Evans avaient pu entrevoir une partie de la Grande Muraille sur la limite du Chen-Si. Puis, évitant les monts Louns, ils passèrent au-

dessus de la vallée de Wang-Ho et franchirent la frontière de l'Empire chinois sur la limite du Tibet.

Le Tibet, – hauts plateaux sans végétation, de ci de là pics neigeux, ravins desséchés, torrents alimentés par les glaciers, bas-fonds avec d'éclatantes couches de sel, lacs encadrés dans des forêts verdoyantes. Sur le tout, un vent glacial.

[...]

Magnifique disposition de ce chaos de montagnes ! Partout des sommets blancs. Pas de lacs, mais des glaciers qui descendent jusqu'à dix mille pieds de la base. Plus d'herbe, rien que de rares phanérogame sur la limite de la vie végétale. Plus de ces admirables pins et cèdres, qui se groupent en forêts splendides aux flancs inférieurs de la chaîne. Plus de ces gigantesques fougères ni de ces interminables parasites, tendus d'un tronc à l'autre, comme dans les sous-bois de la jungle. Aucun animal, ni chevaux sauvages, ni yaks, ni bœufs tibétains. Parfois une gazelle égarée jusque dans ces hauteurs. Pas d'oiseaux, si ce n'est quelques couples de ces corneilles qui s'élèvent jusqu'aux dernières couches de l'air respirable¹.

Formidable juxtaposition de phrases nominales, le paysage tibétain s'articule dans les interstices de stéréotypes d'ordre apophatique : le paysage est là dans son absence même. Si le narrateur peut magnifier par sa rhétorique un tel spectacle, c'est que l'ont d'avance construit comme tel ses connaissances cartographiques et géographiques, ces catégories absentes du paysage tibétain, entre lesquelles s'insèrent de « rares » images glaciaires, des « rien que » primaires, qui invoquent les schémas évolutionnistes propres à la science du XIX^e. Ces schématismes lui donnent le pouvoir de nommer le réel, et significativement dans le texte, de résoudre fictivement une hypothèse géographique de l'époque, celle du nœud orographique de l'Asie qui en constituerait aussi la « ligne de faîte » :

¹ Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation J. Hetzel, 1886, pp. 102 et 106.

En réalité, trois chaînes coupent successivement la route de l'Inde, quand on vient du nord. Les deux septentrionales, entre lesquelles s'était glissé l'*Albatros*, comme un navire entre d'énormes écueils, sont les premiers degrés de l'Asie centrale. Ce furent d'abord le Kouen-Loun, puis le Karakoroum, qui dessinent cette vallée longitudinale et parallèle à l'Himalaya, presque à la ligne de faite où se partagent les bassins de l'Indus, à l'ouest, et du Brahmapoutre, à l'est.

Quel superbe système orographique ! Plus de deux cents sommets déjà mesurés, dont dix-sept dépassent vingt-cinq mille pieds ! Devant l'*Albatros*, à huit mille huit cent quarante mètres, s'élevait le mont Everest. Sur la droite le Dwalaghiri, haut de huit mille deux cents. Sur la gauche, le Kinchanjunga, haut de huit mille cinq cent quatre-vingt douze, relégué au deuxième rang depuis les dernières mesures de l'Everest².

Les instruments de conquête créés par le génie technologique de Robur lui permettent l'observation et la mesure des points les plus démesurés de la planète. Parallèlement, l'héroïsme paradoxal des passagers de l'*Albatros* se marque par un surplomb descriptif, qui en définit la posture éthique et politique, et par un panoptisme objectiviste. Ainsi se comble dans le texte l'espace vide qui sépare les deux descriptions citées initialement :

Évidemment, Robur n'avait pas la prétention d'effleurer la cime de ces pics ; mais, sans doute, il connaissait les diverses passes de l'Himalaya, entre autres, la passe d'Ibi-Gamin, que les frères Schlagintweit, en 1856, ont franchie à une hauteur de six mille huit cents mètres, et il s'y lança résolument.

Il y eut là quelques heures palpitantes, très pénibles même. Cependant, si la raréfaction de l'air ne devint pas telle qu'il fallut recourir à des appareils spéciaux pour renouveler l'oxygène dans les cabines, le froid fut excessif.

Robur, posté à l'avant, sa mâle figure sous son capuchon, commandait les manœuvres. Tom Turner avait en main la barre du gouvernail. Le mécanicien surveillait attentivement ses piles dont les substances

² *Ibid.*

acides n'avaient rien à craindre de la congélation – heureusement. Les hélices, lancées au maximum de courant, rendaient des sons de plus en plus aigus, dont l'intensité fut extrême, malgré la moindre densité de l'air. Le baromètre tomba à 290 millimètres, ce qui indiquait sept mille mètres d'altitude³.

L'Homme et la Terre (épisode d'un savoir sur le monde)

La géographie – il faut la chercher là où elle est sans doute : chez les géographes. Qui de nos jours désire se renseigner sur les rapports du sol et de l'histoire – j'entends en conscience, et avec garanties – c'est à eux tout d'abord qu'il lui faut s'adresser. Il le doit – et il le peut. La vieille géographie n'est plus, qui se souciait uniquement de décrire, d'énumérer, d'inventorier. Et tandis que la géographie physique, prenant appui sur les sciences physiques et naturelles, s'en dégageait peu à peu [...], une géographie nouvelle se constituait lentement. Elle devait à Ratzel même son nom de baptême : l'Anthropogéographie : la Géographie humaine, comme dit plus volontiers notre langue, ennemie des longs mots composés.

Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine*

Logique cartographique, dialectique des échelles

Le roman de Jules Verne convoque valeurs, savoirs et modes de description propres à la pensée scientifique du XIX^e. L'aéronef construit par Robur s'insère comme un subterfuge fictionnel à la conquête des blancs de la carte. La carte traduit l'obsession de réalité qui magnétise le siècle. Elle est le modèle épistémologique qui régit les représentations de la terre qui occupent la majorité des travaux des

³ *Ibid.*, p. 105.

géographes⁴. *Robur* décrit à cet égard le Tibet comme se soustrayant à ce recouvrement : géographiquement, il est isolé du reste du monde et politiquement, son accès est rigoureusement défendu à tout voyageur. De fait, il n'est qu'une très large tache blanche sur la carte, qui ne peut se résorber que fictivement.

On l'a noté, Jules Verne parodie ici une pratique indispensable à la science du XIX^e, le récit de voyage. Celui-ci, du moins quand il relève de l'exploration ou de la mission scientifique, entretient des liens étroits avec l'Etat et les milieux scientifiques, et exemplifie de son côté la *logique cartographique* qui met à l'honneur la pensée géographique. Sous la III^e République, la période 1882-1914 est particulièrement homogène pour ce qui est du rapport entre les voyages et l'Etat, le Ministère de l'Instruction publique finance nombre de missions scientifiques et littéraires⁵. Cette même période constitue également un moment d'effervescence scientifique, pendant laquelle se crée notamment l'Ecole française de géographie sous l'impulsion de Paul Vidal de la Blache⁶. C'est encore une période sans précédent pour les explorations vers le Tibet⁷.

⁴ On s'étonnera que des milieux scientifiques annoncés je ne retienne que la géographie. Ce biais ne se veut pas hiérarchique. Point de départ logique et non chronologique, il m'amènera ultérieurement à investiguer la diversification des disciplines des sciences de l'homme comme phénomène propre au champ scientifique au début du XX^e siècle.

⁵ Le lecteur intéressé consultera à ce propos la thèse de Jean-Christophe Bourquin, *L'Etat et les voyageurs savants. Légitimités individuelles et volontés politiques. Les missions du ministère de l'Instruction publique (1840-1914)*, Paris, 2 vol. (exemplaire de thèse), 1993.

⁶ Vincent Berdoulay a consacré à ce sujet son ouvrage *La Formation de l'Ecole française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1981.

⁷ Voir Aymon Baud, Philippe Forêt, Svetlana Gorshenina, *La Haute Asie telle qu'ils l'ont vue : explorateurs et scientifiques de 1820 à 1940*, Genève, Olizane, 2003 et Philippe Forêt, *La véritable histoire d'une montagne plus haute que l'Himalaya : les résultats scientifiques inattendus d'un voyage au Tibet (1906-1908) et la querelle du Transhimalaya*, Paris, Bréal, 2004.

La science de la Terre, en France, est le fait de géographes individuels, tel Elisée Reclus⁸, ou des sociétés savantes, ainsi la pionnière Société de Géographie de Paris⁹. Cette conception de la connaissance représente un impératif qui, à un niveau politique, fait force alliée avec la colonisation, et à un niveau scientifique, fait siens les modèles déterministes et évolutionnistes qui marquent tout le siècle. Le dernier tiers du XIX^e se marque par la conscience d'une fin, la fin des voyages, et la nécessité d'un renouvellement profond, sous l'impulsion, en géographie, de Paul Vidal de la Blache, qui marquera le passage d'un esprit de conquête à celui d'organisation¹⁰. C'est ce

⁸ L'auteur tant célèbre que marginal de *L'Homme et la Terre* (Paris, Librairie universelle, 1905) retiendra plus bas notre attention. Ses ouvrages, tel *Histoire d'une montagne* (Paris, Hetzel, 1882 ; on notera que le même éditeur publie les romans de Verne) témoignent d'une plume extrêmement descriptive et sensible.

⁹ Pour l'histoire de cette Société et son rôle de groupe de pression politique et de foyer des savants et des explorateurs, voir Dominique Lejeune, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.

¹⁰ Ses travaux sont fondateurs pour l'« Ecole française de géographie », qui occupe le devant de la scène sous la III^e République. Ils permettent à la géographie d'intégrer les programmes de l'Education nationale ainsi que d'accéder à un statut institutionnel et universitaire. On lira en particulier ses « Principes de géographie humaine » publiés à titre posthume par son gendre et successeur Emmanuel de Martonne (Paris, Armand Colin, 1921). Sur la question d'une rupture d'une « logique cartographique » et de ses rapports à la « fin des voyages », on peut consulter dans le collectif d'Isabelle Poutrin (dir.), *Le XIX^e siècle, science, politique et tradition*, Paris, Berger-Levrault, 1995, les articles de Marie-Claire Robic, « La Terre, observatoire et demeure des hommes », pp. 113-130, et de Gilles Palsky, « Un monde fini, un monde couvert », pp. 131-146. Dans le collectif de Marie-Claire Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, les articles de Jean-Marc Besse, « Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature », pp. 89-124, et M.-C. Robic, « Géographie et écologie végétale, le tournant de la Belle-Epoque », pp. 125-200.

Cette conscience traverse progressivement à partir du dernier quart du XIX^e et jusque loin dans le XX^e siècle tous les domaines scientifiques, littéraires et publiques. Pour une analyse de ce phénomène en ethnographie, voir Emmanuelle Sibeud, « La fin du voyage : De la pratique coloniale à la pratique ethnographi-

renouvellement que, non sans provocation (mais avec conviction), cherche à instaurer Jean Brunhes¹¹ dans le champ géographique à l'occasion de sa leçon inaugurale au Collège de France en 1912 qu'il intitulait « Du caractère propre et du caractère complexe des faits de géographie humaine »¹² :

L'un dit, – et c'est Taine : « Jetons les yeux sur une carte. La Grèce est une péninsule en forme de triangle, qui, appuyé par sa base sur la Turquie d'Europe, s'en détache, s'allonge vers le midi, s'enfonce dans la mer [...], voilà la contrée qui a nourri et formé ce peuple si précoce et intelligent. Elle était singulièrement propre à cette œuvre... Un peuple formé par un semblable climat se développe plus vite et plus harmonieusement qu'un autre ; l'homme n'est pas accablé ou amolli par la chaleur excessive, ni raidi et figé par la rigueur du froid. Il n'est pas condamné à l'inertie rêveuse, ni à l'exercice continu : il ne s'attarde pas dans les contemplations mystiques ni dans la barbarie brutale. »

L'autre dit, comme pour répliquer, – et c'est Hegel : « Que l'on ne vienne pas me parler du ciel de la Grèce, puisque ce sont des Turcs qui habitent maintenant où autrefois habitaient les Grecs : qu'il n'en soit plus question, et qu'on nous laisse tranquille. »

Différents modèles mésologiques sont mis en jeu ici. Concernant ma problématique, il conviendra, à partir de l'exemple que Brunhes

que (1873-1913) », dans Claude Blanckaert (dir.), *Les Politiques de l'anthropologie : Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, et Pascal Riviale, « L'ethnographie, de l'indigène au musée », dans Poutrin, *op. cit.*, pp. 147-166.

¹¹ Le géographe fribourgeois occupe une place de choix dans la mouvance vidalienne. Il est entre autres l'auteur de *La Géographie Humaine*, 1925 (Paris, Plon, 3 vol.) et de nombreux articles dans diverses revues scientifiques, dont nous mentionnerons, outre ceux cités ici, l'article du même nom dans la *Revue d'ethnographie et de sociologie*, 1910.

¹² Jean Brunhes, « Du caractère propre et du caractère complexe des faits de géographie humaine, leçon d'ouverture du cours de Géographie Humaine, faite au Collège de France le 9 décembre 1912 », dans *Annales de Géographie*, t. XXII, n° 121, 15 janvier 1913.

emprunte à Taine, de noter quels rapports lient modèles scientifiques et représentations véhiculées par les explorateurs au Tibet. Si les Tibétains ne bénéficient pas du climat et de l'environnement méditerranéens si propices au développement de la civilisation, les explorateurs ne manquent pas d'appliquer ces principes déterministes pour décrire tour à tour ces sauvages barbares ou ces mystiques contemplateurs, dont l'existence est fonction des phénomènes physiques extérieurs. Cette vision du Tibet d'ailleurs rencontre une fortune qui peut encore être décelée de nos jours. Reste qu'à l'heure où Taine écrit cet éloge de la Grèce, l'Asie vaste et lointaine est en train de secouer dangereusement le méditerranéen berceau de la civilisation.

Mais le texte de Brunhes, pris parmi d'autres, met en cause les principes qui régissaient jusqu'alors la géographie générale, et s'insère dans le sein des modifications profondes qui s'opèrent dans les milieux scientifiques sous la III^e République. En effet, sa leçon livre ensuite un programme scientifique qui vise à vérifier et relativiser les deux positions épinglées d'entrée de jeu, en abordant les questions géographiques sous l'angle des relations qui s'établissent entre les sociétés et leur « milieu », en termes de rapports complexes, ou, selon la formulation que lui donne Vidal de la Blache, de phénomènes connexes¹³. Ainsi la problématique géographique autour des questions de « milieu », « genres de vie » ou « points d'appui » se lie-t-elle à des questions d'ordre sociologique et ethnologique. Témoignant des virulents échanges entre disciplines scientifiques, c'est précisément dans la revue *L'Ethnographie* que Brunhes publie en 1913 un article intitulé « Ethnographie et géographie humaine » :

¹³ Je ne veux pas reproduire ici une discussion plus interne à la discipline. Les conflits intenses et les définitions revisitées que se renvoient les savants d'une revue à l'autre sont certes cruciaux pour l'étude de la constitution des sciences humaines telles qu'on les comprend aujourd'hui. Je retiens surtout qu'ils témoignent d'une effervescence qui présente des particularités communes à différentes tendances.

La géographie humaine n'a pas l'ambition de découvrir sur la terre des faits qui n'aient jamais été vus, ni par les statisticiens, ni par les ethnographes, ni par les historiens, mais elle croit que son rôle à elle est de les apercevoir sous un certain aspect et de révéler par là même entre les faits multiples de la surface certaines relations qui ont passé plus ou moins inaperçues aux yeux des autres chercheurs. [...] [I]l revient aux géographes de faire sentir avec une intensité et une précision plus grandes que d'autres ce que nous pourrions nommer l'« interaction » ou la suite des actions réciproques du milieu naturel et des hommes¹⁴.

Ainsi envisagées, les relations entre le cadre naturel et les hommes s'éloignent de plus en plus de formules simplistes ; mais cela ne signifie pas qu'elles s'éloignent de la vérité, car s'il est une vérité qui se dégage de plus en plus de tout l'ensemble des recherches contemporaines des physiciens et des naturalistes, c'est qu'il n'y a pas de phénomène rigoureusement autochtone, ni d'être rigoureusement autonome. La science perçoit et s'efforce de mesurer de plus en plus cet ensemble d'actions et de réactions qui expliquent l'évolution des moindres phénomènes naturels ou vivants ; et voilà comment l'analyse la plus minutieuse rejoint et reconstitue, pour ainsi parler, cette vision dont il était question tout à l'heure, cette vision synthétique et philosophique de l'unité du réel¹⁵.

Dans cet article, Brunhes tente de définir le positionnement de la géographie dans le champ scientifique traditionnel (une géographie *humaine*) et face aux autres sciences de l'homme. Pour ce faire, il définit d'une part une démarche méthodologique, et d'autre part la nature objectale du « réel ». Le caractère épistémologique de la science moderne est ici amorcé comme le sont les obsessions de ses visées : la *totalité* du réel, sécable en de multiples sous-unités. Leurs rapports sont susceptibles d'être objectivés et *vérifiés* sous une pluralité d'approches dont la scientificité est ainsi définie. Ce cadre

¹⁴ Jean Brunhes, « Ethnographie et géographie humaine », dans *L'Ethnographie*, Paris, Société d'Ethnographie, n° 1, 1913, p. 32.

¹⁵ *Ibid.*, p. 35.

théorique, dialectique entre le global et le local¹⁶, se réalise pratiquement par une multiplication de travaux monographiques en géographie, qui correspond par exemple avec l'essor du « terrain » anthropologique et sociologique préconisé par des théoriciens comme Emile Durkheim ou Marcel Mauss. Ainsi se dessine une configuration générale des sciences humaines au début du XX^e siècle dont la tendance générale est le questionnement au cas par cas, dans une attitude inductive, des interactions des hommes et de leur environnement biophysique¹⁷. La logique cartographique laisse la place à une logique des échelles, où sont mis en rapport les différents chiffres et mesures recensés dans le premier mouvement de la géographie.

Ce faisceau de préoccupations nouvelles n'est donc pas étranger à la question du voyage. Les préoccupations conjointement géographiques et ethnographiques au tournant du XX^e siècle donnent à voir la manière dont on se concentre sur les modes de vie et de rationalité propres à des systèmes culturels variés. Parallèlement s'ouvre une perspective épistémologique et heuristique, qui tente de définir les possibilités que possède (ou non) le savant occidental d'y accéder.

Le paysage : un objet scientifique ?

Prise dans le rapport entre groupes sociaux et milieux géographiques, la question du paysage resurgit dans l'Ecole française de géographie sous un jour nouveau. Par rapport à l'étymologie traditionnelle qui comprend le paysage comme « aspect d'un pays, le territoire qui s'étend jusqu'où la vue peut porter »¹⁸, Vidal de la

¹⁶ C'est sur cette « dialectique des échelles » que Vidal fonde la géographie humaine. Voir « Le principe de la géographie générale », dans *Annales de géographie*, vol. 5, n° 20, 1896, pp. 122-142.

¹⁷ Voir à ce sujet Marie-Claire Robic, « Géographie et écologie végétale », *op. cit.*, chapitre III, « Les limites de notre cage », pp. 159-166 et « La notion de milieu géographique », pp. 178-189.

¹⁸ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, La Haye, Arnout et Reinier Leers, 1690.

Blache ne retient que la première entrée (« aspect d'un pays »)¹⁹ sur laquelle il développe une définition organiciste :

Par ses œuvres, par l'influence qu'il exerce autour de lui sur le monde vivant, l'homme est partie intégrante du paysage. Il le modifie et l'humanise en quelque sorte. Et par là, l'étude de ses établissements fixes est particulièrement suggestive, puisque c'est d'après eux que s'ordonnent cultures, jardins, voies de communications ; puisqu'ils sont les points d'appui des modifications que l'homme produit sur la terre²⁰.

Le romantisme avait conféré au paysage une valeur esthétique suprême en rapport étroit avec le regardeur : les géographes nouveaux en font un *objet* d'étude distancié du sujet-observant, dépendant de la notion de « milieu » et de « genre de vie »²¹. De ces deux pola-

¹⁹ Et non son inscription dans le champ de la représentation. Se référer à ce sujet à Catherine Franceschi, « Du mot paysage et de ses équivalents dans cinq langues européennes », dans Michel Collot (dir.), *Enjeux du paysage*, Bruxelles, Ousia, 1997, pp. 75-111.

²⁰ Paul Vidal de la Blache, « De l'interprétation géographique des paysages », dans *IX^e Congrès international de géographie (Genève 1908), Comptes rendus des travaux*, t. III, Genève, Société générale d'imprimerie, 1911, p. 62.

²¹ On se reportera à la définition proposée par Brunhes dans la dernière citation. La notion de milieu, héritée de la théorie des climats de Montesquieu, s'élabore sous la plume des géographes ainsi que des morphologues sociaux et des sociologues (voir l'introduction de Vidal de la Blache à ses *Principes de géographie humaine*, déjà mentionné, dont les sous-titres sont exemplaires : « Le principe de l'unité terrestre et la notion de milieu », « L'homme et le milieu », « L'homme facteur géographique »). Voir aussi les conflits théoriques – et rivalités institutionnelles –, soulevés par le truchement des revues scientifiques qui fonctionnent comme organes de leurs écoles respectives : *L'Année sociologique* (dès 1895) et les *Annales de géographie* (fondées en 1871). En particulier : Paul Vidal de la Blache, « Les conditions géographiques des faits sociaux », dans *Annales de géographie*, 1902, pp. 13-23, et « La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie », dans *Revue de synthèse historique*, 1903, pp. 219-240. Dans cette perspective, Maximilien Sorre dissociera un peu plus tard le « milieu géographique » en trois « complexes » interreliés : le « milieu physique » (ou naturel), le « milieu vivant » (ou biologique) et le « milieu humain » (ou anthropogéographique).

rités, quelle compréhension gardent les voyageurs quand ils décrivent l'espace qu'ils parcourent et les habitants qu'ils rencontrent ? Comment des voyageurs inscrivent-ils différents rapports du sujet-voyageur et/ou des autochtones à un *espace* et/ou à un *milieu* ? Ces questions seront l'angle sous lequel je mènerai mon analyse. Je comparerai en quatre temps les récits de voyage de Gabriel Bonvalot et de Jacques Bacot. Le premier, intitulé *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*²², publié en 1892, s'insère dans la première partie du contexte scientifique évoqué, alors que le second, *Le Tibet révolté*²³, est publié en 1912, pour ainsi dire au même moment que les textes des géographes cités précédemment. Il apparaîtra que, si un rapport d'ordre heuristique s'établit entre ces récits et les deux modèles scientifiques qui se succèdent sous la III^e République, il faut néanmoins tenir compte de profondes dissensions épistémologiques.

Invitations au voyage : modèles et écriture

Pris d'un doute plus fort que tous les autres, pris tout à coup du vertige et de l'angoisse du réel, je rappelle et j'interroge un à un les éléments précis sur quoi s'établit l'avenir. Ce sont des relations de voyage (des mots encore), des cartes géographiques – purs symboles, et provisions, car des districts entiers sont inconnus là où je vais.

Victor Segalen, *Equipée*, 4

Si le roman de Verne, happé par un tourbillon de relevés métriques et de correspondances chiffrées que connaissent bien les explorateurs, rend en outre l'hommage qu'il doit aux récits de voyage antérieurs,

²² Gabriel Bonvalot, *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, Paris, Hachette, 1892.

²³ Jacques Bacot, *Le Tibet révolté. Vers Népémakö, Terre promise des Tibétains*, Paris, Hachette, 1912.

les récits de voyage postérieurs, eux, ne sont pas étrangers à son approche du paysage tibétain.

L'aspect science-fiction en moins, cet imaginaire du désertique et du primaire est celui des voyageurs qui partent pour le Tibet. Ainsi Gabriel Bonvalot, explorateur de métier, illustre-t-il la frénésie fin de siècle liée aux blancs de la carte. Après plusieurs explorations en Asie centrale, Bonvalot se donne comme défi de traverser par des routes encore inexplorées le Tibet du nord au sud. Pour cet ambitieux projet, ébauché à main levée sur la carte de l'Asie centrale, encore vierge en grande partie, il est subventionné par le duc de Chartres, raison pour laquelle il emmène avec lui le fils de celui-ci, le prince Henri d'Orléans. Ce voyage dure de juillet 1888 à septembre 1889. Par une prétériorité d'usage, l'introduction de son récit expose les préliminaires de l'exploration, et insiste sur la professionnalité avec laquelle un tel projet doit être « exécuté »²⁴. Dans une seconde prétériorité tout aussi convenue, il ouvre le récit de son voyage proprement dit en anticipant sur les nombreux obstacles auxquels il doit s'attendre, et au moment où il commence son récit, il convoque, tout en faisant mine de le congédier, l'imaginaire de l'exploration fin XIX^e :

Nous voilà donc enfin en selle ; nous nous dirigeons sur l'est ; mais, une fois le Tien Chan franchi, nous changerons de direction. C'est le Tonkin que nous visons. Pourrons-nous jamais l'atteindre ? et par quel chemin ? Tout le vieux continent à traverser, la Chine la moins connue, et le Tibet, et les hauts plateaux, et les déserts, et les fleuves profonds, sans compter les hommes, qui tiennent tout étranger pour un ennemi, etc. Voilà à peu près la tirade que je pourrais me réciter à moi-même au moment du départ. Il n'y aurait pas d'inconvénient à ajouter à ces réflexions, qui seraient de circonstance, en somme, que nous sommes cinq, au plus six, pour affronter un inconnu devant lequel tant d'autres mieux préparés, mieux outillés, ont reculé. Eh bien, cher

²⁴ *De Paris au Tonkin*, p. 3.

lecteur, je dois avouer que je n'ai pas eu une seule de ces pensées de rhétorique lorsque je me suis vu bien parti²⁵.

Si le récit en hauteur de Verne avait, par un effet d'optique, vidé le pays de ses habitants, dans le récit kilométrique de Bonvalot ceux-ci réapparaissent sous le jour sombre que leur valent les circonstances politiques du moment. Mais c'est bien « sans les compter » que les images du Tibet, elles, sont convoquées de façon tout aussi apophatique que dans le roman de Verne : il semble que le mot « Tibet » contienne à lui seul tout un réseau d'images que son lecteur est à même d'ordonner ; or, cet univers inconnu peut être dompté par les différents « outillages » du voyageur :

Je me suis abandonné à la joie de prendre le large et de regarder autour de moi avec cette curiosité rapace du voyageur qui lui fait tourner l'œil dans l'orbite et interroge l'horizon ainsi qu'un épervier affamé en quête d'une proie²⁶.

Si l'équipement matériel et conceptuel de ses prédécesseurs ne leur a pas suffi, Bonvalot n'en part pas moins assuré d'un *savoir voir*. Cet œil rapace, inféodé dans son orbite, n'est-il pas celui de la nation, dont il fait apparaître ici le cadre colonial qui régit à l'avance les savoirs issus des explorations ? Nous verrons que la virginité de l'espace inconnu peut se faire construction de pouvoir que marque d'un trait noir l'itinéraire de l'explorateur.

Vingt ans après le récit de Bonvalot paraît le *Tibet révolté* de Jacques Bacot. Vingt années qui peuvent compter, comme nous avons pu le souligner à propos du renouvellement des sciences humaines. Loin de vouloir traverser le Tibet dans son entier, Bacot explore les provinces du Nyarong et du Tsarong dans le Tibet sud oriental, contrée que Bonvalot avait en partie traversée. Son parcours est remarquablement restreint par rapport à la démesure de l'itinéraire de

²⁵ *Ibid.*, p. 6.

²⁶ *Ibid.*

ce dernier, et la figure géométrique qu'il dessine sur la carte s'apparente plus à la boucle qu'à la droite.

Bacot s'y rend à deux reprises : la particularité de son premier voyage (1906-7) est de rejoindre en route un pèlerinage autochtone qu'il effectue seul parmi les Tibétains. Dans le second (1908-9), il tente d'aller *plus loin* qu'en 1907, et d'atteindre un royaume de la vallée du Brahmapoutre du nom de Poyul. Ce but avoué sera dans le cours même du voyage abandonné pour une nouvelle orientation dont j'aurai l'occasion de reparler.

Son avant-propos, à son tour, convoque des images qui rappellent celles déjà évoquées :

On arrive alors, dans des déserts glacés, si hauts qu'ils ne semblent plus appartenir à la terre, on escalade des montagnes affreuses, chaos d'abîmes noirs et de sommets blancs qui baignent dans le froid absolu du ciel²⁷.

Mais ces images se doublent d'une dimension supplémentaire, car c'est « pour retrouver ses montagnes et ses hommes » que se déplace Bacot. C'est « le charme redoutable de ce pays étrange ». Positives ou négatives, renforcées par une énonciation en « on » impersonnel au présent gnomique, détachées du « je » du récit de voyage, ces images n'en sont pas moins générales et stéréotypées. Le récit de Bacot va ensuite sinuer entre elles. Dès le premier chapitre du récit du voyage proprement dit, le voyageur, plutôt que de décrire sa route et la composition de son exploration, inscrit *in medias res* son voyage dans l'histoire politique mouvementée de ces contrées du Tibet en conflit avec la Chine. Portion d'histoire qui prendra une valeur emblématique pour l'ensemble du Tibet, ce Tibet révolté, à la fin du récit.

La conclusion provisoire que l'on peut tirer de ces observations est que l'image d'un Tibet aride et hostile, pays de montagnes affreuses et de déserts glacés, qui n'est pas sans rappeler le *locus horribilis*

²⁷ *Le Tibet révolté*, p. 12.

alpin, est convoquée, autant chez Verne, chez Bonvalot et chez Bacot, jusqu'à prendre chez ce dernier une étrange allure qui confine au mythe.

Le réel (deux expériences de l'ailleurs)

Le XIX^e se termine et le XX^e commence sur une sécheresse, une véritable sclérose de la pensée métaphysique. Le connaissable n'est que le mesurable. On s'efforce à tout mesurer. Les causes premières, qu'elles soient efficientes ou finales, échappant à la mesure, ne sont plus objets de connaissance, même pas des préoccupations. Elles sont extra-scientifiques parce qu'extra-sensibles. La philosophie se borne à la psychologie ou à sa propre histoire. Le monde seul est réel, éternel et déterminé. Il contient donc toute la vérité. Il est le seul chantier de nos investigations.

Jacques Bacot, *Le Bouddha*

Le lecteur ne s'étonnera pas que de tels récits d'exploration décrivent des moments où le voyageur se perd dans l'inconnu. Comment alors est caractérisé cet inconnu ?

Le titre du récit de Bonvalot correspond bien à l'idée d'une traversée qui relie deux points connus de la carte. Le passage qu'on va lire prend place significativement, dans la chronologie du voyage, au moment précis où Bonvalot et sa caravane entrent en terre inconnue.

La neige a marbré de blanc ce coin de la terre et le soleil en fait un paysage, mais un paysage vieillot, si j'ose dire, tel que vous en voyez sur des boîtes à bonbons. Les couleurs sont posées l'une à côté de l'autre comme mécaniquement ; rien ne se fond, c'est « froid ». Ce n'est pas l'œuvre d'un coloriste, c'est chromolithographique.

Partout des torrents éphémères ont labouré le sol, laissant un peu de glace dans une encoignure ou un bas-fond. A chaque pas on sent qu'on

n'est pas bâti pour vivre ici. Rien n'engage à se fixer dans la « Plaine de la Miséricorde » et cela nous paraît décidément une dérision de l'avoir baptisée de ce nom. La solitude y est trop complète, le froid trop rigoureux, les poumons ne fonctionnent pas ou fonctionnent trop. Si l'on a le malheur de découvrir la bouche en marchant, les bronches sont enflammées, irritées par l'air glacial. La plupart de nos hommes toussent. Pendant la nuit je les entends²⁸.

Avant de décrire la perte totale de repères, Bonvalot commence par convoquer un paysage, et discute du terme même de paysage. En tant que mode de représentation celui-ci est mis en péril, rendu obsolète, et finalement invalidé. Ou plutôt, l'espace est placé en deçà des modes représentationnels à disposition du voyageur et ne correspond plus à une catégorie esthétique définie : la suite du texte nous permet de comprendre cette appropriation impossible.

Vous ne sauriez croire combien il est difficile de se retrouver sur ces plateaux où l'homme oublie toute notion de perspective. Son œil erre sur des espaces immenses sans voir, à distances diverses et connues, ni arbres, ni maisons, ni hommes, ni animaux, ni édifices dont la hauteur est déterminée. Or c'est en les comparant sans cesse et inconsciemment qu'il a appris à se rendre compte de la distance à laquelle il se trouve du point que son regard vise.

Ici nous avons perdu en quelques semaines ce sens des distances que nous avons acquis par l'expérience de toute la vie. Ce qu'on aperçoit se ressemble tellement : une colline est semblable à une autre ; suivant l'heure de la journée, un étang gelé étincelle ou disparaît, on ne sait s'il est grand ou petit [...].

Et l'homme qui a perdu des yeux la caravane ou le camp est trompé à chaque regard. Ses yeux sont malades de la fumée de l'argol, du froid, du vent et de trop s'en servir, et il se dirige vers des apparences ; il constate son erreur, il essaye de la réparer, et le voilà cherchant fiévreusement. [...] Le plus sûr est de revenir sur ses pas, c'est même le seul moyen de s'y retrouver. Les empreintes sont-elles effacées par

²⁸ *De Paris au Tonkin*, pp. 183-184.

la tempête, alors c'est « un homme à la mer », ou mieux « un homme au désert »²⁹.

Le voyageur est dominé par les forces de la nature à l'œuvre devant ses yeux, les apparences de la terre elles-mêmes disparaissent et se transforment. Le corps de l'homme est menacé, le voyageur est replié dans un isolement absolu, il en perd toute capacité à appliquer quelque modèle appris que ce soit (on retrouve là le modèle apopha-tique), et tous ses repères spatiaux sont progressivement annulés. Reste finalement cette formule-type tirée des récits d'aventure : « un homme à la mer » se fait « un homme au désert », jeu sur les mots qui indique bien le mode d'écriture du récit de ce voyageur qui n'a pourtant, à le lire, « aucune de ces pensées de rhétorique ».

Bacot décrit lui aussi de tels moments d'égarement. Lui aussi, il part en géographe, et son but est d'explorer des régions tibétaines inconnues³⁰. Mais sa représentation de l'espace surprend le lecteur routinier des récits d'exploration par la rareté des indications d'ordre géologique ou botanique, et même, de la mention du terme « paysage ». En cela, la visée de son récit de voyage semble différer de la description du réel que pratique un récit comme celui de Bonvalot. Les citations qui suivent montrent des enjeux qui divergent d'une conception objective de l'espace. Qui demandent, précisément, à en étendre la compréhension.

La première n'est pas à proprement parler paysagère. Il s'agit du bouleversement que provoque en lui une cérémonie religieuse, un mystère qui s'accomplit dans les ténèbres et pendant lequel « l'esprit d'un lama quitte son corps où va rentrer une divinité »³¹. Si peu avant, la musique sacrée tibétaine l'avait jeté « hors de sa sphère

²⁹ *Ibid.*, pp. 185-186.

³⁰ Son exploration s'illustre par la découverte de la source orientale de l'Irrawady (voir *Le Tibet révolté*, p. 219, et son « Annexe géographique. Sources de l'Irrawady »).

³¹ *Ibid.*, p. 47.

familière, dans ce trouble vague qui est le seuil de l'inconnaissable », Bacot conclut maintenant à propos du *Kotupa*, le possédé :

Son cas a sans doute un nom scientifique. Mais il y avait autre chose, quelque chose d'inexprimable qui n'est pas entièrement humain. On éprouvait le malaise de se trouver sur le seuil d'un monde redoutable et inconnu. Les Tibétains sont un peuple étrange qui vit à part des autres et ne fait rien comme eux. Après tout, nos laboratoires pourraient bien n'être pas l'Univers³².

De même que le possédé est secoué de spasmes par la divinité qui s'en empare, il convient de relever que Bacot est lui aussi décontenancé. Dans une formule syntaxiquement et sémantiquement intrigante, il évoque la possibilité d'autres critères épistémologiques et met en doute le positivisme qui régit les sciences occidentales, poussées par la volonté de comprendre le fonctionnement de la terre et de l'univers en tant qu'ensembles réels finis donnés à l'observation. Pour la géographie contemporaine de Bacot, il ne fait aucun doute que l'espace constitue la réalité observable ; pris dans ses rapports avec les êtres vivants, il représente ce réel que peut se donner la science comme objet, tout complexe fût-il. Précisément, Bacot convoque ici la notion de laboratoire qui est le paradigme scientifique du champ expérimental depuis le XVIII^e siècle. Sous forme de question, il en met entre parenthèses le critère de vérité, sur la base d'une expérience personnelle dont il faut souligner le déroulement : ce moment inaugural du récit se base sur un moment d'*epochè*, moment de suspension du jugement du sujet, dont les effets immédiats sont de désigner un cadre de pensée et d'en remettre en question la validité et l'universalité. Enfin, cette expérience du sacré naît d'une rencontre, marquée par une certaine violence, avec des formes religieuses qui seront pour Bacot l'expression de la spécificité tibétaine.

³² *Ibid.*, pp. 49-50.

Ce premier exemple a permis de voir quelle place centrale est attribuée à l'expérience, et comment, dans un moment d'interprétation second, elle appelle la conscience d'une double médiation : se croisent les formes de compréhension propres au voyageur et des formes symboliques nouvelles, un monde pour lui « inconnu ». Les enjeux du rapport au sacré du voyageur constituent le noyau autour duquel s'articule sa compréhension du paysage dans sa rencontre avec le *Tibet révolté*, ses hommes et ses espaces. Au franchissement d'un col, dans l'exemple suivant, l'espace est décrit dans sa dimension vécue, et non uniquement vue. Plus qu'une vue formant tableau, ce sont l'événement (le paysage émerge du vide) et le mouvement du paysage qui importent :

Enfin nous gravissons la dernière hauteur au pied de laquelle est Litang. Autant de cols, autant de surprises au-delà. Ici la crête large et ronde s'abaisse lentement ; elle découvre d'abord les sommets les plus hauts et les plus éloignés, puis les montagnes entières sortant du vide. A leur pied se développe une plaine unie avec des flaques d'eau, semblable au lit d'une mer retirée. Et juste au-dessous de nous, voici Litang, les palais des Débas, donjons en maçonnerie massive, des maisons éparses et l'immense lamaserie. De Litang monte jusqu'à nous un ravin herbeux dont les contreforts se croisent comme les dents d'un engrenage. C'est notre route qui tombe subitement du plateau des nomades dans la plaine des sédentaires³³.

Au modèle d'une découpe perspective du paysage se substitue la dimension polysensorielle de l'expérience ; dans ce passage, le sens statique double le sens visuel. Le mouvement du voyageur est décrit comme le mouvement de la terre elle-même, par une poussée verticale du paysage qui conduit à la chute subite de la route (et en même temps du corps du voyageur), marquant le passage d'un monde tibétain à un autre. Ailleurs, la perception de l'espace passe par une expérience de nature d'abord auditive puis olfactive qui induit le

³³ *Ibid.*, p. 102.

sentiment de l'infini et de l'absolu. Lisons ce passage qui se déroule sur les hauts plateaux :

En chemin [Laolou] chante à tue-tête des chansons tibétaines. Sa voie [sic] est agréable bien que gutturale ; mais elle est si gaie, si jeune, et ces chants sont si tristes ! Son répertoire, ou plutôt ses improvisations, s'harmonisent d'elles-mêmes avec l'humeur changeante de la route. Sur les hauteurs glabres et désolées, sa mélodie languit et devient une plainte.

Une nuit qu'il veillait près du feu, sa voix se répandait dans l'air raréfié de ces hautes altitudes, accompagnée par le broutement des chevaux arrachant l'herbe courte. Rien d'autre que ces deux bruits tout nus dans un silence absolu. Les hauts plateaux sont vraiment un autre monde. Tout s'y transfigure, tout se silhouette sur le vide. Les hommes et les bêtes y paraissent nouveaux et inconnus³⁴.

Le nouveau, l'inconnu, naît ici d'une expérience auditive, qui harmonise le chant du Tibétain et le paysage. Cette équation est reproduite, toujours sur ce mode auditif, mais de façon négative cette fois, entre silence et espace. Le paroxysme de l'expérience est fait d'« instants inouïs » (voir la suite immédiate de cette citation, reproduite ci-après). Et de même qu'il pourra dire plus loin : « Autant sur les hauts plateaux, le silence est absolu, autant ici au plus profond du temple, les bruits du dehors ne passent pas »³⁵, une portée spirituelle est assignée à l'expérience. Le silence absolu, comme les formes des montagnes dans la citation précédente, laisse place à la notion du vide sur lequel se dessinent les apparences changeantes des êtres.

Si l'écriture de ces différentes expériences en appelle à une cohérence interne du récit, cette valeur ajoutée au paysage particulière au *Tibet révolté* se double dans ce même passage d'un motif dont la genèse est d'un ordre différent :

³⁴ *Ibid.*, pp. 66-67.

³⁵ *Ibid.*, p. 107.

On y vit des instants inouïs, on y fait des plongées subites au fond des âges disparus, souvenirs de vie pastorale, auguste et primitive, dans un calme infini de genèse. Jusqu'à la fumée lourde et musquée de notre feu d'argols qui entre lentement dans ma tente ; elle a un parfum lointain de préhistoire³⁶.

Se lovent dans cette évocation d'un « genre de vie » spécifique deux lectures possibles, l'une phénoménologique, l'autre évolutionniste. Si la première semble particulièrement rendre compte des éléments émergeant dans l'écriture de Bacot, la seconde évoque la rémanence d'un schéma primitiviste propre au darwinisme social qui teinte certaines théories anthropologiques du début du XX^e siècle³⁷. Mircea Eliade a abordé ce problème méthodologique dans *La Nostalgie des origines*³⁸. La seconde de ces lectures se veut démystificatrice, alors que la première se veut herméneutique. Dans notre passage l'appel à un modèle explicatif, le schème primitiviste, n'intervient que dans un second temps ; le choc de l'expérience relatée est premier. « Choc incomparable du Divers » : la formule de Segalen dans *Equipée* est particulièrement proche des enjeux de l'expérience de Bacot. Deux conceptions du monde coexistent ici, dans une tension que relèvera l'historien de la culture sans en atténuer la valeur proprement poétique, et dont l'ajustement s'opère sur un socle phénoméno-

³⁶ *Ibid.*, p. 67.

³⁷ Notons en passant que les paradigmes déterministes et évolutionnistes subissent toutes sortes de torsions dans le courant terminal du XIX^e, mais ce n'est qu'en 1922 que l'ouvrage de Lucien Febvre, cité plus haut en exergue, se propose de les délégitimer systématiquement, et d'en débarrasser les notions de « genres de vie » et de « milieu ».

On pourra, pour l'anecdote, savourer le ton sur lequel Bonvalot, autrement lyrique, décline le mode primitiviste (*De Paris au Tonkin*, p. 371) : « La troupe des hottières arrive en bavardant de cette voix agréable qu'on s'étonne d'entendre sortir d'aussi laids gosiers. Ces Tibétaines sont des guenons qui ont avalé des rossignols. »

³⁸ Voir Mircea Eliade, *La Nostalgie des origines : méthodologie et histoire des religions*, « L'illusion de la démystification », Paris, Gallimard, 1991 (éd. originale 1971), pp. 118-123.

gique. Le primat de la sensation libère l'accès à la réalité. Cette coprésence n'est pas un reflet pur d'un *Zeitgeist* ni une échappée anhistorique. Au contraire, le récit de voyage, qui par définition raconte une expérience vécue dans le monde, peut se révéler le creuset novateur de différents modèles explicatifs de sa culture propre – elle-même hétérogène – confrontés à l'inédit de l'expérience.

Dans son récit, Bacot conjugue expérience de l'espace et expérience du sacré dans un même mouvement descriptif. Ici, le sujet prend conscience de ses limites par un événement qui arrive au corps³⁹, qui demande que soient mises en suspens les catégories cognitives pré-établies et les schèmes acquis. Le corollaire de ces passages est qu'est validé non plus un savoir préconstruit, mais une connaissance, alors prise dans une double médiation, qui découle d'une expérience immédiate du monde, singulière et confinant à l'absolu ou à l'anéantissement, points extrêmes de l'ailleurs. Ainsi la conclusion de Bacot à son expérience des hauts plateaux tibétains redéfinit-elle le matériau premier de ce qui constitue l'expérience paysagère, ancrée dans un vécu individuel : « Ce qu'on appelle "impression de voyage" est surtout fait de sensations physiques, de sons et d'odeurs. Leur souvenir évoque aussitôt des images et vous met à jamais à l'abri de l'ennui, car à tout moment, on peut le reprendre, le savourer dans la solitude »⁴⁰.

³⁹ Après une analyse du paysage dans les *Voyages en Suisse* de Horace Bénédict de Saussure, Claude Reichler (*La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2001, p. 78) aboutit à une définition qui ordonne deux dimensions du paysage : « On peut donc dire que le paysage est *un événement qui arrive au corps*, dont le réglage mental se fait par une visée de la conscience. Il est nécessaire de faire abstraction de l'effet des modèles visuels préformés dans le moment de la perception, pour comprendre celle-ci comme telle et éviter de la réduire à une reconnaissance. Pourtant, la conscience n'est pas pour autant solipsiste ; elle est évidemment plongée dans une culture. La théorie du paysage la plus adéquate combinerait ainsi une phénoménologie et une histoire culturelle. »

⁴⁰ *Le Tibet révolté*, p. 67.

Comme plus haut à propos des « laboratoires », la conception de Bacot se réfère au critère expérimental propre à la science développée en Europe depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ainsi ces expériences de défiguration sont-elles autant de façons de dés-écrire le monde, de mettre en péril tous les schèmes représentationnels acquis et qui saturent l'espace du voyage à la fin du XIX^e siècle, ce moment de l'histoire où plus rien ou presque n'est à découvrir à la surface de la terre. Ces moments sont des étapes dans ces récits, et il convient dès lors de relever les issues que les voyageurs proposent pour sortir des impasses d'une expérience de l'espace en tant que tel, et non plus en tant que paysage ou en tant que carte, en tant qu'organisation visuelle ou géographique, bref en tant que dispositif cognitif disponible.

Mythes (formes de l'espace et formes du récit)

L'avant-monde et l'arrière-monde, cela d'où l'on vient et cela vers où l'on va... La mémoire amplificatrice et dansante, la belle infidèle aux apparences minutieuses, est sœur, de même race et de même essence que la prévision nourrie d'avance d'images et d'émotions... Et il faut s'examiner beaucoup, se forcer même un peu à trouver du nouveau personnel, de l'imprévu, et ce choc incomparable du Divers, là où des gens qui ont écrit et parlé la même langue, ont déjà passé en abondance.

Victor Segalen, *Equipée*, 20

Le monde décrit par Bonvalot est « territoire du vide »⁴¹. Dans l'histoire des représentations, des modèles de description sont reconnaissables : les récits de voyage dans les Alpes font typiquement appel à l'image d'une traversée de l'océan. L'image d'une terre en

⁴¹ L'expression est tirée du titre du livre d'Alain Corbin, *Le Désir du rivage : L'Occident et le territoire du vide (1720-1840)*, Paris, Aubier, 1988.

mutation, aux formes changeantes et instables, où s'effacent tous les repères, où l'espace efface jusqu'à l'homme lui-même, et dans un même mouvement s'efface lui-même, répond, sublime, au motif d'une terre où s'affrontent les forces de la nature : représentation aux réminiscences romantiques qui traverse les descriptions des géographes Alexandre de Humboldt ou, après lui, Elisée Reclus. Si temporairement Bonvalot signale qu'il n'est plus capable de comprendre son expérience à l'aide de schèmes globaux (ce qu'élabore Humboldt dans *Cosmos*), la posture de l'explorateur, nouveau Robur, est par la suite magnifiée par son héroïsme. Son expérience de perte, marquée par la typicité d'une formule telle « un homme à la mer », est immédiatement suivie d'un retour au rivage. Le paysage « bien entendu » se recompose sous l'œil de l'explorateur qui retrouve ses marques, spatiales et rhétoriques :

Après avoir dépassé quelques contreforts sablonneux, nous sommes dans une grande vallée s'étendant du nord-ouest au sud-est. Au sable parsemé de touffes d'herbes succèdent des surfaces nues et pierreuses qui semblent avoir été lavées par des eaux torrentueuses.

Soudain à droite, à l'ouest, là où la chaîne que nous avons devant nous paraît s'unir à celle que nous venons de quitter, se dresse comme le sosie du Stromboli tel que je l'aperçus pour la première fois, en cinglant vers la Sicile. C'est une véritable évocation. Baissant les yeux, je vois que le lit des ravins que nous traversons est noirâtre et semé de laves, et nous campons dans la « Plaine des Laves ». Juste à l'ouest, le volcan laisse tomber son long manteau à traîne. Nous le baptisons instantanément du nom de Reclus, le plus grand des géographes français, à qui cette découverte fera plaisir. A l'est, au milieu de pics blancs, domine un géant de plus de 7000 mètres, que nous appelons du nom de Ferrier, encore un Français, un voyageur presque inconnu de ses compatriotes, qui fit, en son temps, une superbe chevauchée à travers l'Afghanistan.

Cette vallée est, bien entendu, fermée par des montagnes, et sa longueur nous paraît être de 130 kilomètres. Au nord, la chaîne est

ondulée ou dentelée. A l'ouest, nous remarquons plusieurs cônes au delà du volcan Reclus⁴².

A n'en point douter, Reclus et Bonvalot avaient peu de chances de se retrouver sur les mêmes bancs idéologiques, mais la logique cartographique fédère toutes les ailes politiques du XIX^e siècle. Pour le voyageur français, la consécration du volcan se fait instantanément catachrèse. Son itinéraire en témoigne, le voyage remplira les buts qu'il s'était assignés, et s'il ne pourra passer par Lhasa, il n'en reliera pas moins les 6000 km qui vont de Tashkent à Hanoi, dont 3000 en terrain inconnu. Son expédition reproduit donc la figure qui avait présidé à sa préparation, et son récit remarquablement prolixe est en soi une réactualisation génésique de l'homme premier à qui il revient de s'approprier le monde par le langage.

Si, je l'ai signalé, Bacot laisse lui aussi libre cours à une rêverie originelle, il décrit pourtant l'espace de différentes manières. La première est d'insister sur la singularité et sur la diversité des espaces parcourus. « Nulle part ailleurs la nature n'a assez de recul pour allonger en ligne droite des montées uniformes de quarante kilomètres »⁴³. Cette exception tibétaine est modulée par sa diversité insoupçonnée : « En tibétain familier, forêt se dit *diana*, un joli mot qui lui va bien. Tout le Tibet n'est pas de glace et de désolation. Pourquoi fonder sa réputation sur ses parties inhabitées ? Nous ne jugeons pas la Norvège par le Cap Nord ! »⁴⁴. L'espace tibétain se fractionne en mondes dont les seules ouvertures sont les cols ou les rivières : « Autant de cols, autant de surprises au-delà »⁴⁵, avon-nous déjà lu.

En insistant sur la diversité des paysages, Bacot fait éclater l'image univoque qu'on a du Tibet à son époque, image qu'il convoque emblématiquement dans son « Avant-propos », intitulé qu'il faut prendre ici au pied de la lettre. Le voyageur relie dans son parcours

⁴² *De Paris au Tonkin*, p. 188.

⁴³ *Le Tibet révolté*, p. 26.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 93.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 102.

une constellation de mondes. Modulation sur la « dialectique des échelles », cette représentation de l'espace tibétain en mondes variés, le voyageur la signale lui-même quand il rapporte des discussions qui lui révèlent la cosmologie des Tibétains⁴⁶.

Le marquage d'une singularité dans la diversité s'opère par une deuxième manière de décrire l'espace, où sont mis en relation les Tibétains et leur pays. « Etrange pays, déconcertant par ses contrastes et bien semblable à ses habitants »⁴⁷. Inversion syntaxique du schéma déterministe qu'on trouvait chez Taine, la formule tend vers une compréhension dont il faut mentionner la parité avec les concepts des géographes qui lui sont contemporains :

Tous les mois, presque toutes les semaines, nous changeons de pays. Les aspects sont autres, les hommes et les coutumes aussi. La fin de chaque traversée laisse la mélancolie de ce qu'on ne reverra plus. Notre façon de voyager, de camper, diffère, et met dans le souvenir de chaque contrée la sensation physique d'une autre façon de vivre⁴⁸.

Il faut noter que si, par ailleurs, son récit accumule les observations ethnographiques détaillées qui reflètent les catégories vidaliennes de « genres de vie » et de « milieu »⁴⁹, la particularité du récit de voyage est d'établir une relation triangulaire où le voyageur lui-

⁴⁶ Voir *ibid.*, p. 72.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 112. On se fera une plus vive idée de l'attention qu'il porte à l'habitat tibétain comme à sa description, en remarquant la syntaxe de ces quelques lignes (p. 116) : « Je suis entré dans plus de cent maisons tibétaines et n'en ai pas vu deux pareilles. Leur fantaisie est infinie dans l'agencement intérieur, l'assemblage des portiques, des couloirs, des grandes salles, des petits cabinets et des chapelles. Rien n'est gai comme les terrasses, intime et sympathique comme ces cours du premier étage qui captent l'air et le soleil, et, tout en étant perchées, donnent l'impression d'être sur la terre ferme. Au niveau du sol, elles seraient quelquefois banales, mais l'idée qu'elles sont suspendues leur donne un charme très subtil. »

⁴⁸ *Ibid.*, p. 176.

⁴⁹ Ces catégories configurent en partie la structure du récit de voyage : les deux premiers chapitres convoquent ce rapport hommes-milieu (« Dans les plaines herbeuses des Hors » et « Chez les pasteurs du Nyarong »).

même est pris dans ces modes d'existence variés. Ses observations minutieuses inscrivent les différents microcosmes tibétains dans un rapport dialectique avec un premier ensemble global, le Tibet, et sont, deuxièmement, l'occasion pour le narrateur, par des comparaisons avec son espace propre, d'évaluer leur portée particulière ou universelle.

En dernier lieu, décrire l'espace passe par une mise en relation du voyageur avec des médiateurs locaux – on relèvera alors le principe anthropologique qui préside à une rencontre où est supposée une altérité. Nous avons déjà lu comment la voix de Laolou module la perception que Bacot a des hauts plateaux. Mais cela passe surtout par le biais de son compagnon de voyage, Adjroup Gumbo, un Tibétain qu'il rencontre lors de son premier voyage et qui demande à le suivre en France. Adjroup est omniprésent, et fait figure d'intermédiaire privilégié dans le déroulement du voyage et dans les interactions avec les Tibétains. Bacot, qui parle lui-même tibétain, a aussi accès aux conversations de ses accompagnants par exemple, et aux légendes que lui racontent les voyageurs tibétains qu'il croise en chemin, ou encore aux livres qu'il trouve dans les monastères.

Vers Népémakö, Terre promise des Tibétains

And if a child's vision of nature can already be loaded with complicated memories, myths, and meanings, how much more elaborately wrought is the frame through which our adult eyes survey the landscape. For although we are accustomed to separate nature and human perception into two realms, they are, in fact, indivisible. Before it can ever be a repose for the senses, landscape is the work of the mind. Its scenery is built up as much of strata of memory as from layers of rock.

Simon Schama, *Landscape and Memory*

La légende d'une Terre sacrée se substitue aux descriptions des genres de vie des Tibétains, partis en exode, et devient une véritable

médiation de son rapport à l'espace durant le voyage, qui s'ouvre à un horizon infini, un « milieu » encore insoupçonné :

Népémakö est dans le Tibet et les Tibétains viennent seulement de le découvrir. Avant, c'était la Terre du Sud, demeure fabuleuse du monstre Shengui, « où les hommes ne pouvaient aller » [...].

Voilà tout ce que savaient sur Népémakö les gens de ce village : des poèmes... et ils sont partis⁵⁰.

Les modèles « tibétains » se substituent temporairement (et spatialement) aux modèles de l'exploration scientifique et occidentale. Au recensement de données cartographiques se substitue une compréhension verticale de ce pays de montagnes. Aux caractéristiques des espaces extrêmement variés du Tibet s'ajoute une compréhension sacrée de l'espace.

Comme *analogon* au mythe de Népémakö, Bacot fait appel à un motif récurrent dans la tradition du voyage : celui de la Terre promise. Des Tibétains en exil, chassés par la guerre, qui trouvent plus loin à l'ouest une terre d'âge d'or que leur a révélée un texte sacré. Une fois l'analogie fondée, Bacot restitue au mythe tibétain sa spécificité. Le contexte bouddhique prend alors la plus grande part du récit, et ce sont des éléments d'histoire tibétaine qui permettent à Bacot d'accéder aux représentations de l'espace propres aux Tibétains. Il raconte comment dans la succession inconnue des montagnes, Padmasambhava, figure incontournable de la diffusion du bouddhisme au Tibet, a, au VIII^e siècle, visité toutes les contrées du Tibet et y a scellé des terres de refuge. Des « lamas très savants et très saints » « ouvrent » celles-ci en temps de crise, d'après les indications de

⁵⁰ *Ibid.*, p. 163. J'ai signalé en note que les catégories de « genre de vie » et de « milieu » infléchissent le début de la structure en chapitres du récit, qui s'éloigne ainsi de la stricte ligne de l'itinéraire ; il faut remarquer alors que dans la suite les chapitres rapportent le nom du lieu à des dimensions religieuses (« Le pays des grands temples – Sam pil ling »), puis font le partage des dimensions du pèlerinage et de l'exploration (« Vers Népémakö – Source de l'Irrawady »).

« textes-trésors » que des découvreurs révèlent⁵¹. Bacot, lui, découvre à son lecteur une particularité culturelle tibétaine dont il a éprouvé la force imaginaire et qui sera dans son récit un horizon en retrait constant.

Alors que le récit de Bonvalot se place à la fois en continuité avec les buts de collectes d'informations que se donne l'exploration scientifique depuis le XVIII^e siècle et dans un rapport de sujet face à l'espace, dans le texte de Bacot se dessine une disponibilité à l'autre, dont les rapports à l'espace et ses représentations évoquent les réflexions méthodologiques des sciences humaines de la fin du XIX^e. La modification de la pensée scientifique au XIX^e ne peut certes avoir qu'une empreinte diffuse sur des récits de voyage. En tant que processus qui caractérise cette période, ce contexte ouvre pourtant le champ aux expérimentations cognitives de Bacot. Si des motifs romantiques ou évolutionnistes apparaissent dans son texte et coexistent avec des descriptions qui entretiennent un rapport de connexité avec les notions vidaliennes de milieu et de genre de vie, le choc qui ébranle Bacot dans le voyage le détourne d'une pensée qui s'articule autour de la notion d'un réel unifié, dont la tâche du scientifique est d'objectiver les phénomènes observables. Le sacré s'impose par contre comme ferment de sa réflexion. L'unité avec laquelle il décrit la religion, l'art, l'architecture et les multiples médiations évoquées dans le présent article, l'amène à distinguer, pour ainsi parler, un « fait tibétain total ». S'ouvre à lui le domaine de l'histoire des religions, dont la théorie contemporaine de Mauss pourrait faire figure exemplaire.

⁵¹ La tibétologie s'est intéressée récemment aux dimensions de ce mythe, par l'étude de ces « textes-trésors » (Katia Buffetrille, *Pèlerins, lamas et visionnaires : sources orales et écrites*, Wien, WSTB 46, 2000, et Janet B. Gyatso, « Drawn from the Tibetan Treasury : The *gTer ma* Literature, » in *Tibetan Literature : Studies in Genre*, ed. José Ignacio Cabezon and Roger R. Jackson, Ithaca-New York, Snow Lion, 1996, pp. 147-169) et par l'étude des pratiques de pèlerinage (Anne-Marie Large-Blondeau, « Les pèlerinages tibétains », dans *Sources Orientales*, vol. III, *Les Pèlerinages*, Paris, Seuil, 1960, pp. 199-246).

Temporalités (quelques figures d'espace au XX^e siècle)

Où est le sol, où est le site, où est le lieu, – le milieu,

Où est le pays promis à l'homme ?

Le voyageur voyage et va... Le voyant le tient sous ses yeux

Où est l'innommé que l'on dénomme :

Népémakö dans le Poyoul et Padma Skod,

Knas-Padma-Bskor,

Aux rudes syllabes agrégées !

Dites, dites-moi, moine errant, moine furieux, – encore :

Où est l'Asiatide émergée ?

Victor Segalen, « Thibet », XXI

Mais l'histoire de ces voyages ne s'arrête pas aux dernières lignes de leurs récits. Pour Bonvalot, la droite ligne tracée par son récit de voyage sera celle du restant de sa vie, et l'« œil » rapace de l'explorateur une métonymie saisissante de l'idéologie de son temps. De retour en France, médaillé d'or à deux reprises par la Société de Géographie de Paris, Bonvalot défend vigoureusement la colonisation et milite pour une meilleure administration de ce qu'il appelle parfois le « trop-grand empire colonial » de la France. Esprit pragmatique et « homme d'action »⁵², il demande de ne pas perdre de temps avec une remise en question de la légitimité de la colonisation. C'est dans cette perspective qu'il fonde en 1894 le Comité Dupleix, organe du Parti colonial qui « s'adresse à tous les vrais Français »⁵³. L'espace hors texte de son voyage est donc balisé de partis pris idéologiques et d'activisme politique et colonialiste.

Là encore, le voyage de Bacot laisse voir un tout autre dénouement. On a entrevu le rôle d'Adjroup, son compagnon tibétain de

⁵² C'est le titre de l'ouvrage d'Eugène Guénin sur Montcalm, que préface Bonvalot (Paris, Challamel, 1898).

⁵³ Cf. Gabriel Bonvalot, *Une lourde tâche*, Paris, Plon-Nourrit, 1913.

voyage. De son séjour en France, Adjroup a écrit un récit d'« impressions » qu'il dicte à Bacot. Le texte d'Adjroup s'ajoute à celui de Bacot : plus qu'une conclusion ou une annexe du *Tibet révolté*, ce supplément relègue le récit de voyage de Bacot à la position de préface⁵⁴. On peut y voir une dernière mise en œuvre de cette mobilité et finalement de cette mise en suspens de la voix du narrateur qui s'opère dans le voyage vers Népémakö. Dans ce renversement, Bacot ne présente plus Adjroup comme son propre traducteur et son intermédiaire, mais au contraire prend lui-même ce rôle. En choisissant une carrière de traducteur et de philologue au sein de l'orientalisme français⁵⁵, Bacot continue à interroger le « mirage » qu'a vu se dérober son voyage.

Ces dernières considérations apparaîtront à première vue plus proches de l'étude biographique que de la question du paysage. Se sont néanmoins esquissées dans notre parcours des figures d'espace diverses où se lient différemment le voyageur, le monde, ses habitants. Figures où domine la « logique cartographique », figures où se multiplie une diversité de milieux et de genres de vie, et finalement figures où s'entrelacent des modes de représentations hétérogènes, dont un des premiers gestes est de renverser les critères

⁵⁴ Dans son premier récit de voyage, *Dans les Marches tibétaines* (Paris, Plon-Nourrit, 1909), Bacot conclut en lui cédant la parole, ce qui montre encore que le paratexte chez Bacot a une importance cruciale (p. 159) : « Quelques jours après, ma caravane était repartie pour camper à l'écart et se reposer. Il m'en restait Adjroup, premier Tibétain sorti de l'Orient, avide de connaître ces peuples d'Occident, aussi prodigieux, aussi insoupçonnés que ceux des planètes dans le ciel. / C'est à lui maintenant de s'étonner sur l'autre face du monde, et mon récit s'arrête où commence le sien qu'il écrit à son frère : "Le cinquième jour de la onzième lune, je me suis assis dans un grand navire sur les eaux de l'Irrawady, afin de gagner le pays de France....." // FIN. »

⁵⁵ Une chaire de tibétologie est créée pour lui en 1936 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Bacot se révèle un traducteur particulièrement scrupuleux et attentif aux ponts qu'il est possible de jeter entre la langue tibétaine et le français. Il écrit en outre des ouvrages d'histoire des religions (*Le Bouddha*, Paris, Presses universitaires de France, 1947) et d'histoire tibétaine (*Introduction à l'histoire du Tibet*, Paris, Société Asiatique, 1962).

de vérité et d'universalité des paradigmes scientifiques en cours. Dans ses « Impressions d'un Tibétain en France », Adjroup Gumbo, décrivant les rues et scènes de Paris, s'étonne d'être parvenu à Népémakö. Ce toponyme a tout d'un désignateur instable, nomade, qui dans le *Tibet révolté* passe continuellement de bouche en bouche, est articulé à la fois par les voix d'Adjroup et de Bacot. De géographique, la problématique s'est faite anthropologique. Ses enjeux, certes, ressortissent alors à l'ordre du symbolique.

Samuel THÉVOZ
Université de Lausanne

